

LE

# DEVOIR ALIMENTAIRE GÉNÉRAL

COMME SOLUTION DE LA QUESTION  
SOCIALE  
Étudié dans le détail et calculé statistiquement.

AVEC UNE DÉMONSTRATION DE L'ABSENCE DE VALEUR THÉORIQUE ET PRATIQUE DE LA DOCTRINE  
ÉCONOMIQUE

De

**Josef POPPER-LYNKEUS**

Traduit de l'allemand :  
*Die allgemeine Nährpflicht, als Lösung der sozialen Frage. Eingehend bearbeitet und statistisch durchgerechnet. Mit einem Nachweis der theoretischen und praktischen Wertlosigkeit der Wirtschaftslehre*  
(Dresde, Carl Reissner, 1912)  
Par Adeline A. Gasnier (2016-2023)  
Éditions : AAG Traduction. 2023, Paris.

*Titre original :*  
**Die allgemeine Nährpflicht, als Lösung der sozialen Frage. Eingehend  
bearbeitet und statistisch durchgerechnet.  
Mit einem Nachweis der theoretischen und praktischen Wertlosigkeit  
der Wirtschaftslehre.**  
Domaine public.

© Adeline A. Gasnier, 2023, pour la traduction française.  
Tous droits réservés.  
ISBN 978-2-9565672-2-6  
Dépôt légal : juillet 2023.



9 782956 567226

LE

# **DEVOIR ALIMENTAIRE GÉNÉRAL**

COMME SOLUTION DE LA QUESTION  
SOCIALE  
Étudié dans le détail et calculé statistiquement.

AVEC UNE DÉMONSTRATION DE L'ABSENCE DE VALEUR THÉORIQUE ET PRATIQUE DE LA DOCTRINE  
ÉCONOMIQUE

## [V] Avant-propos

Cet ouvrage n'est pas scientifique, mais pratique.

Une indication quant à la manière de mener à terme cette mission est donnée dans le sous-titre même de l'ouvrage. —

Alors que ne cessent d'être publiées, depuis fort longtemps déjà, dans une littérature dont l'abondance est quasi-indénombrable, des considérations de toutes sortes, plus ou moins correctes, ou valables, ou sensées ; des digressions plus ou moins perspicaces ; des recherches plus ou moins historiques ; des investigations plus ou moins spécifiques et statistiques de différentes sortes ; des comptes-rendus d'enquêtes et de commissions ; et alors que ne cessent d'être tenus en tous lieux conférences et discours en rapport direct ou indirect avec le problème social, et ce de façon parfois seulement fort lointaine : il est maintenant plus que temps de présenter un programme pour une fois positif, expressément clair, précisément chiffré, d'après lequel et à la réalisation duquel pouvoir enfin travailler, pour remplacer notre situation économique désastreuse par une situation économique bonne et civilisée. —

La plus large partie de ce livre a été achevée il y a de cela plusieurs années déjà, mais du fait d'une longue et grave maladie, le livre n'a pas pu être terminé plus tôt. Ceci ne m'est possible que maintenant. Seulement, en raison d'une incapacité à me mouvoir, je n'ai pas pu, et ne le puis toujours pas, tenir compte autant que je l'aurais souhaité de la littérature spécialisée pour quantité de détails de nature politico-[VI]économique et technique. Mais pour le cœur de l'ouvrage, ce manque éventuel demeure, comme on s'en convaincra à la lecture, sans incidence aucune.

Malgré tout, je serais très reconnaissant à quiconque attirerait mon attention sur certaines incomplétudes ou inexactitudes. —

J'aimerais en outre expressément souligner ici que la partie historique de l'ouvrage est intentionnellement restée incomplète. Par manque de place déjà, et ensuite parce que ce n'était absolument pas mon intention que de restituer une histoire complète des réalisations [*Leistungen*] théoriques et pratiques dans le domaine de l'économie sociale [*Sozialökonomie*]. Tout ce que j'ai mentionné aura davantage eu pour fonction de servir d'exemple ou de point de repère pour mieux éclairer, par des remarques critiques, mes propres conceptions et pensées fondamentales quant au problème social.

Quiconque espère une exhaustivité historique aura meilleur temps de se tourner vers des ouvrages spécialisés, lesquels existent déjà en grand nombre, dont de très bons.

Le Dr. Siegfried *Mekler*, Professeur des universités, a eu la grande amabilité de relire avec la plus grande attention l'épreuve de correction, tout en me donnant également de précieux conseils pour la présentation. Je l'en remercie ici publiquement et très chaleureusement.

L'auteur



## Avant-propos

Peu de jours après l'achèvement des corrections de cet ouvrage, mon fidèle collaborateur, le Professeur *Mekler*, est tombé malade pour décéder la semaine suivante.

Je ne peux me contenter des quelques mots de remerciement ci-dessus envers cet homme. Le lecteur de cet avant-propos doit savoir quel homme remarquable a été perdu.

[VII] Mekler était connu en tant qu'éminent représentant de la philologie. Il a édité plusieurs ouvrages de la littérature grecque, en particulier les Tragiques, et a produit plusieurs traductions, particulièrement abouties, de la poésie grecque. Son *Livre de Poésie Hellène*<sup>4</sup>, publié il y a peu de mois, a rencontré l'approbation unanime des spécialistes et a été lu avec ravissement par les profanes.

Tout en étant un remarquable pédagogue et instructeur du peuple, extraordinairement instruit en de nombreux domaines, Mekler aura été un véritable philanthrope, d'une modestie et d'une bonté hors du commun.

Si ne serait-ce qu'un seul lecteur de cet ouvrage pouvait ainsi apprendre à connaître Mekler, sans en avoir autrement entendu parler auparavant, alors je serais satisfait d'avoir pu évoquer ici ce noble défunt, ce fidèle ami.

*Vienne*, octobre 1912

**Josef Popper**



---

<sup>4</sup> [NdT] MEKLER Siegfried, *Hellenisches Dichterbuch. Ausgewählte Übertragungen von Siegfried Mekler*, Leipzig, Veit & Comp., 1912.

[1] **I.**  
**Partie générale et polémique**

**[3] En guise d'orientation préalable**

[5] Je présente ici le programme suivant :

La *question sociale*, en tant que *question du ventre*, doit être résolue par l'institution d'une armée du minimum, ou *armée alimentaire*, aidant à produire ou procurer tout ce qui, selon les principes de la physiologie et de l'hygiène, est *nécessaire* aux êtres humains. Et, si faisable, plus encore, autrement dit tout ce qui permettra d'atteindre l'objectif d'un niveau de vie *agréable*.

L'attribution de ce minimum vital, ou minimum d'existence, se fait en nature, *et non sous forme d'argent*, et ce pour chaque citoyen de l'État, sans exception ni condition. Seulement : les individus aptes devront servir, durant un nombre d'années déterminé, au sein de l'armée alimentaire.

Le minimum assure à chacun : nourriture, logement et mobilier, vêtements, aide médicale et soins hospitaliers. —

Tout ce qui ne relève pas de ce minimum vaut pour étant du luxe et reste du ressort de l'économie monétaire libre, avec sa propriété privée et sa liberté contractuelle ; laquelle d'économie, puisque l'existence de tous se voit assurée, pourra même alors se pratiquer de façon encore plus libérale qu'aujourd'hui.

J'ai déjà développé les grands principes de base de cette idée dans les ouvrages suivants :

- *Le Droit de vivre et le devoir de mourir* (1<sup>re</sup> édition, 1878 ; 3<sup>e</sup> édition, 1903, chez C. Reißner)<sup>5</sup>,

- *Fondement d'un nouveau droit public* (1905, chez C. Reißner)<sup>6</sup>.

Et d'autres éléments de principe se trouvent dans l'ouvrage *L'Individu et l'évaluation de l'existence humaine* (1910, chez C. Reißner)<sup>7</sup>.

[6] Par rapport aux principes fondamentaux susmentionnés, une nouveauté a été introduite dans le présent ouvrage avec la proposition suivante : l'attribution, en sus du minimum distribué en nature, lequel est ici nommé minimum primaire ou minimum d'existence, d'un minimum secondaire ou culturel, tout aussi inconditionnel, mais quant à lui distribué sous forme d'argent, pour pouvoir satisfaire des besoins relevant du luxe — via des achats dans le secteur de l'économie privée libre.

On rencontrera parfois, dans le présent ouvrage, des références à ma façon de

---

<sup>5</sup> [NdT] POPPER-LYNKEUS Josef, *Le Droit de vivre et le devoir de mourir — Considérations socio-philosophiques. En lien avec l'importance de Voltaire pour l'époque actuelle* (1878), trad. A. Gasnier, Paris, AAG Traduction, 2020.

<sup>6</sup> [NdT] POPPER-LYNKEUS Josef, *Fundament eines neuen Staatsrechts [Fondement d'un nouveau droit public]*, Dresde, Carl Reissner, 1905.

<sup>7</sup> [NdT] POPPER-LYNKEUS Josef, *Das Individuum und die Bewertung menschlicher Existenzen [L'Individu et l'évaluation de l'existence humaine]*, Dresde, Carl Reissner, 1910.

traiter le *problème de la guerre et de la paix*.

J'explique donc brièvement :

Ma façon de résoudre, ou plus exactement de traiter celui-ci consiste à *remplacer le service de guerre obligatoire* [*pfllichtmäßigen Kriegsdienst*] *par un engagement volontaire dans le service de guerre*. Ce faisant : le devoir militaire [*Militärpflicht*], autrement dit l'engagement dans une armée régulière [*Rahmenheer*] ou (ce qui serait à privilégier) dans une armée de milice [*Milizheer*]<sup>8</sup>, avec durée de service déterminée et entraînement aux armes, pourrait rester le même qu'aujourd'hui.

Cette idée a été traitée dans les ouvrages mentionnés ci-dessus, ainsi que dans mon ouvrage : *Voltaire, une analyse de caractère. En lien avec des études sur l'esthétique, la morale et la politique* (1905, chez C. Reißner)<sup>9</sup>.



---

<sup>8</sup> [NdT] La différence entre 'armée régulière' [*Rahmenheer* : armée-cadre] et 'armée de milice' [*Milizheer*] réside notamment dans la proportion de soldats professionnels ou de citoyens formés composant l'armée, et dans la différence de durée et nature de l'entraînement dispensé : deux à trois ans pour la première, contre un temps plus court pour la seconde, mais plus spécialisé dans la formation des citoyens au maniement des armes. La Suisse de la fin du XX<sup>e</sup> / début XXI<sup>e</sup> siècle, par exemple, dispose d'une 'armée de milice'.

<sup>9</sup> [NdT] POPPER-LYNKEUS Josef, *Voltaire, eine Charakteranalyse; in Verbindung mit Studien zur Ästhetik, Moral und Politik* [*Voltaire, une analyse de caractère. En lien avec des études sur l'esthétique, la morale et la politique*], Dresde, Carl Reissner, 1905.

## [7] Introduction

[9] Par « *question sociale* » [„*sozialer Frage*“], j'entends la question d'une institution propre à garantir à chaque être humain le niveau de vie économique de *première nécessité*, sans le faire dépendre de la volonté d'autrui.

Cette manière de s'exprimer, ou ne serait-ce que l'exigence d'une telle institution, apparaîtra sans doute à certains comme étant trop subjective, autrement dit trop radicale. Mais elle ne l'est absolument pas, du moins pas autant que l'on pourrait croire. Car la définition ordinaire, scolaire, de l'« économie » [„*Wirtschaft*“], et donc aussi de l'économie populaire [*Volkswirtschaft*]<sup>10</sup>, stipule (dans le très répandu *Esquisse d'économie politique*<sup>11</sup>, par exemple) : « Le concept d'*économie* englobe (...) tous ces processus et organismes destinés à l'approvisionnement durable des êtres humains en biens matériels<sup>12</sup>. »

En somme, l'approvisionnement doit être « durable » ; mais cela ne peut devenir possible qu'en cas de *garantie* [*Sicherung*]. Or aucune garantie n'est envisageable lorsque cet approvisionnement dépend du libre vouloir d'autrui. Et comme dans ma définition les biens matériels sont limités aux biens *nécessaires*, elle ne s'en accorde que d'autant mieux avec la définition scolaire. —

En tout état de cause : la théorie économique-populaire [*Volkswirtschaftslehre*], en raison de sa propre définition de l'économie, devrait exiger immédiatement et directement une institution garantissant à chaque être humain cet approvisionnement durable, mais elle ne le fait pas. Elle oublie ce but de toute économie et ne focalise son attention que sur le système *actuel* de l'économie populaire, très imparfait et générateur de malheur. Elle se raccroche continuellement aux milliers de tâches secondaires inhérentes à ce système, ne jetant qu'un regard vide à toutes les victimes de celui-ci, pourtant affamées et pétries d'inquiétudes. Il ne viendrait nullement à l'esprit des experts *qu'il faille donner* directement le nécessaire à chacun, sans avoir à demander la permission à quiconque. [10] Mais qu'il faille arracher le minimum vital des griffes d'autres êtres humains : voilà la loi des nationalo-économistes [*Nationalökonomien*].

La pauvreté actuelle ainsi que le système d'assurance en place, lequel bien qu'en développement progressif ne permettra *jamaïs* d'y apporter un remède fondamental, sont des signes clairs de l'impossibilité d'améliorer le système économique actuel. —

Et le sentiment de respect face à l'existence de *chaque* être humain fait aujourd'hui

---

<sup>10</sup> [NdT] La *Volkswirtschaft*, littéralement 'économie du peuple', désigne l'économie nationale, autrement dit l'économie d'un pays, à l'échelle d'un peuple. Pour ne pas brouiller la question avec des considérations nationalistes, et pour laisser apparent la forte connotation humaine et sociale, le terme *Volkswirtschaft* est ici traduit 'économie populaire'. C'est l'économie à l'échelle d'un pays, telle qu'elle se synthétise à travers l'ensemble des activités économiques d'une population entière, dans sa diversité.

<sup>11</sup> [NdT] von PHILIPPSBERG Eugen Philippovich, *Grundriß der politischen Oekonomie*, Fribourg et Tubingue, Mohr, 1893-1907 (vol. 1, 1893 ; vol 2.1, 1899 ; vol. 2.2, 1907). Eugen Philippovich von Philippsberg (1858-1917) a précédé (1888-1893) Max Weber (1894-1896) comme titulaire de la chaire d'Économie politique de l'Université Albert-Ludwig de Fribourg. Il a eu pour élève Joseph Schumpeter, notamment.

<sup>12</sup> [NdT] von PHILIPPSBERG Eugen Philippovich, *Grundriß der politischen Oekonomie*, vol. 1 (1893), Tubingue et Leipzig, Mohr Siebeck, 1904 (5e éd.), p. 1.

complètement défaut à quelques rares, et louables, exceptions près. Ce manque va même jusqu'à nous faire abhorrer les termes de « social » [„sozial“] et « socialisme » [„Sozialismus“], pour ne plus parler que d'« économie populaire » [„Volkswirtschaft“] et d'« économie nationale » [„Nationalökonomie“], ce par quoi l'attention se trouve ouvertement détournée vers les processus internes de la macroéconomie [Gesamtwirtschaft]. Et ce au détriment des exigences des *êtres humains*.

Pour la résolution de la question sociale, but fondamentalement identique aux véritables missions de toute nationalo-économie : je vais partir d'un sentiment de base simple, lui donner la forme d'une pensée fondamentale simple, le travailler de façon aussi détaillée que possible, réfuter les objections, montrer les avantages de ma solution et enfin, préciser mon programme de façon chiffrée.

Ce sentiment de base réclame *l'obligation de garantir à tous et chacun, sans exception, le nécessaire en matière de subsistance.*

La société doit donc veiller à ce que le nécessaire à la collectivité soit également disponible, autrement dit produit, ou procuré de quelque manière que ce soit. Et si, en dépit de tous les efforts, la chose ne devait pas être possible, alors, conséquence inévitable de ce sentiment fondamental d'égale valeur de tous les êtres humains quant à leur existence nue, s'ensuivrait l'impératif suivant :

Tous les êtres humains doivent pareillement être un peu moins bien rassasiés, et si même cette quantité de nourriture nécessaire ne pouvait être procurée, *alors tous les individus devraient pareillement mourir de faim*<sup>13</sup>.

Dans une société civilisée, lorsque la nourriture vient à manquer : une personne riche, et même la plus riche, n'a pas le droit de jouir de l'avantage de pouvoir se rassasier tandis que les autres souffrent du manque. L'institution sociale doit même lui rendre la chose impossible, tout comme il n'est ni permis ni possible, même au plus riche ou au plus distingué, de se rassasier plus copieusement que les autres lorsque pareille situation se produit sur un navire ou dans une forteresse assiégée et affamée. Ne serait-ce qu'en essayant : il y risquerait déjà sa vie. —

Partant de là : les calculs sans cesse remaniés de la *richesse globale d'un État*, et la comparaison de la richesse des différents États entre eux n'est plus qu'un jeu de chiffres dénué de valeur. Car abstraction faite de ce que ces chiffres ne nous apprennent absolument rien sur la répartition de la fortune au sein de la population : les méthodes de calcul sont en elles-mêmes fondées sur des bases et prémisses fort bancales. Sans doute en apprend-on davantage dans les enquêtes publiées par les administrations fiscales sur les niveaux de revenus, seulement toutes ces méthodes, y compris celle des statistiques sur les dépôts en caisses d'épargne par exemple, ne sont pas adaptées pour nous montrer comment éliminer l'état de misère économique de la grande masse populaire. En outre, elles ne nous apprennent rien sur les difficultés, ou sur la façon, honnête ou malhonnête, d'acquérir ces revenus et épargnes. Nous avons déjà mené suffisamment d'enquêtes

---

<sup>13</sup> Je parle ici, et souvent, d'« être rassasié », autrement dit nourriture, bien qu'en sus de l'alimentation, le logement et l'habillement relèvent tout autant du nécessaire à la subsistance. Je ne le fais que pour des raisons de clarté et brièveté.

## Introduction

statistiques sur les questions citées et sur bien d'autres encore ! Nous savons et voyons tous les jours, de nos propres yeux, combien la misère et les inquiétudes rongent la vie des gens. Pour cela, nous n'avons pas besoin d'attendre d'autres données statistiques du même genre. La seule recherche statistique dont nous ayons besoin est celle permettant de savoir si tel ou tel État est en capacité de pouvoir assurer à *tous* ses citoyens un niveau de subsistance nécessaire, convenable. Et à son tour, cette recherche n'a de signification pratique qu'à supposer l'existence préalable d'une société organisée de façon socialiste. Car sous le régime économique actuel, le nécessaire et le superflu sont si intimement enchevêtrés l'un dans l'autre que les chiffres collectés ne peuvent nous donner aucun renseignement quant à la question de la disponibilité du nécessaire vital. En outre, notre système économique doit effectivement être amélioré, autrement dit reconstruit sous forme d'économie commune planifiée [*Gemeinwirtschaft*], et ce sans jamais perdre de vue l'augmentation de la production de tout ce qui relève du minimum vital pour tous [12], ainsi que sa distribution inconditionnelle à l'ensemble des citoyens.

Cette étude statistique requise, voilà justement ce que propose le présent ouvrage.

Mais rappelons une fois de plus que : dût une telle étude montrer qu'il est impossible d'approvisionner convenablement tous les citoyens, alors — dans le cas où n'émergerait absolument aucune découverte ou invention capable de pallier la chose — : *toutes* les portions devraient être *réduites*, et ce en d'égaux proportions.



Nous posons ici comme préalable la reconnaissance de l'égalité de valeur de tous les individus quant à leur besoin de voir leur subsistance économique assurée. Et il ne fait aucun doute qu'un jour cette reconnaissance sera également *exigée* par l'écrasante majorité des êtres humains, et de façon réellement *très* pressante. *Cette* égalité est réalisable, malgré toutes les différences entre les individus humains. Et il n'est absolument pas question ici de réaliser cette exigence d'égalité sous tous les rapports, comme relativement à la jouissance du luxe par exemple.

Mais même l'égalité ici requise, pourtant si limitée, paraîtra aujourd'hui encore à beaucoup comme étant trop radicale, voire absurde. L'égalité face au devoir de payer des impôts, de servir dans l'armée et de se faire tuer ou mutiler à la guerre : cette égalité-là, on trouve qu'elle va de soi et on la perçoit comme étant une exigence *éthique*. « L'égalité de tous devant Dieu » est encore, elle aussi, ardemment enseignée. *Mais l'égalité face à la satiété ou la famine ?* Elle offusque le daimôn [*Dämon*] aristocratique du manque de cœur chez nos contemporains.

Mais qui se risquerait à le dire ouvertement ? Qui se risquerait — sans mobiliser d'interminables arguments tirés de la sociologie [*Soziologie*], du darwinisme, de la biologie, de l'eugénisme, ou d'anciens manuscrits des religions positives — à nier *principectuellement* cette égalité ici requise ? Qui oserait affirmer être autorisé, avoir le droit, un droit naturel à la satiété, tandis que des dizaines, des centaines de milliers d'autres ne l'auraient pas ?

Et si ce dernier le faisait quand même : il lui faudrait alors prouver son

autorisation, son privilège accordé par la grâce de la nature [13]. Mais si ne pouvant le faire il en appelait à sa position dans la société humaine, alors les opprimés ne pourraient que se moquer de lui. Et s'il devait déclarer, comme certains philosophes de la culture, à l'instar de Nietzsche et de quelques hygiénistes de la race par exemple, que le progrès de la culture exige une telle inégalité, qu'il doit toujours y avoir de tels groupes privilégiés, alors que lui soit répondu : « Nous n'y croyons pas — quand bien même il en serait ainsi ! La culture ne peut être réduite à ce point. *Échangeons donc nos places !* Car la culture ne prescrit nullement que ce soit précisément toi, et précisément lui, qui appartiennent au groupe privilégié. Vous êtes déjà restés fort longtemps bien chaudement installés dans votre groupe, à défendre et soutenir la culture : d'autres personnes veulent maintenant remplir cette haute mission. Venez donc dans notre groupe, et nous, nous allons dans le vôtre. Parmi nos innombrables défavorisés : nous en tirerons une petite partie au sort. Puis après un certain nombre de décennies : une autre partie. Pour qu'enfin *tous* puissent, progressivement et tour à tour, participer au progrès de la culture. »

Pour satisfaire à ce sentiment de base, il ne suffit pas que la collectivité produise ou procure, de quelque manière que ce soit, tout ce qu'exige le niveau de subsistance de première nécessité : il faut encore *que ces produits* restent sous le contrôle de la collectivité, à l'instar des articles relevant actuellement du monopole de l'État, tels le tabac, le sel, etc. Qu'en somme : ils *soient comme fermement encadrés et gardés*, pour pouvoir ensuite être redistribués à tous les citoyens en égales proportions (hygiéniquement pondérées). Et pour cela il faut également veiller à ce que personne ne puisse se procurer ce qui lui est nécessaire par d'autres voies que celle de la distribution sociétale.

Ce sentiment de base peut aussi être exprimé sous la forme suivante : ce n'est pas la maxime de *Bentham* « Le plus grand bien au plus grand nombre » qui est juste, mais plutôt : « Garantir à *tout un chacun* le meilleur niveau de subsistance économique possible ». *Pas un seu*/ne doit être abandonné.

Ou encore : « Tant que des êtres humains, ne serait-ce qu'un seul, seront affamés ou ne verront pas leurs moyens de subsistance assurés : c'est l'ordre de la société [*Gesellschaftsordnung*] dans son ensemble qui ne sera bon à *rien*. »

Quiconque trouve la chose exagérée n'a qu'à s'imaginer *lui-même* en train de mourir [14] de faim ou de vivre dans l'inquiétude permanente vis-à-vis de la nourriture : sera-t-il alors satisfait de l'état présent de la société ? Se consolera-t-il avec le haut niveau culturel de son milieu, ou de l'humanité civilisée ? Peut-être se sentira-t-il satisfait et supportera-t-il volontiers faim et misère, y compris celles de sa famille, en pensant aux générations *à venir*, plus développées ?

En somme : il ne suffit pas d'améliorer la situation économique de certaines classes, couches sociales ou professions, ce serait une méthode par principe dénuée de valeur, insuffisante et passéiste : *chaque individu singulier doit être pris en charge*.

Comment concrétiser la chose ? C'est ce que nous apprendrons des explications de ce livre.



## Introduction

On s'étonnera peut-être de ce que mon programme soit traité d'une façon aussi détaillée, comme si nous étions déjà au seuil de sa mise en œuvre. Seulement mon but, avec la rédaction de cet écrit, ne pouvait être celui d'obtenir gloire, honneurs, argent ou encore une position, et cela, chacun me le concèdera volontiers. Car de tels ouvrages sont bien plus souvent destinés à être ignorés, critiqués ou directement moqués plutôt qu'à procurer à leur auteur, dans quelque mesure que ce soit, même réduite, un profit [*Nutzen*].

Et tout comme je tiens pour absolument exclu que l'auteur de ce programme puisse en tirer un bénéfice, quand bien même celui-ci serait accepté, je pense aussi qu'en cas de fortes résistances à son encontre — comme il est hautement probable — : ce ne serait *pas* non plus un dommage *pour moi*, mais bien *pour les êtres humains*. Et pas seulement pour les personnes opprimées et préoccupées, mais aussi pour celles qui ne sont que plus ou moins rassasiées. Car celles-ci, aussi longtemps que les choses perdureront comme aujourd'hui, ne trouveront ni paix ni satisfaction, et finiront probablement même par faire elles aussi l'expérience d'une « évolution » sociale très défavorable.

Mais cela ne représente pour moi ni un profit ni une perte. Avec mon laborieux travail : je veux seulement *aider* les êtres humains. Mais c'est à eux que revient de choisir leur comportement vis-à-vis de tout cela.

C'est à regret que j'ai donné à ce livre une telle taille, mais il m'a paru inévitable de devoir éclairer, voire combattre au plus près les théories [15] — en particulier d'économie populaire — auxquelles je n'accorde certes en soi aucune valeur, mais qui néanmoins freinent et s'opposent aux réformes radicales de politique sociale [*sozialpolitischen*]. Le but de ma polémique, ce qui m'est fort désagréable, est expressément de saper aussi fondamentalement que possible ce respect si nocif envers la nationalo-économie, pour court-circuiter son influence sur la discussion relative à la réforme sociale<sup>14</sup>.

En toute probabilité, cela prendra encore beaucoup de temps pour que mon programme soit réalisé — si tant est —, ou du moins entamé. Disons par exemple : *cent* ans.

Si l'on devait maintenant croire qu'une représentation aussi détaillée que celle qui suit ne serait en réalité que trop prématurée, car les gens n'y seraient aujourd'hui qu'encore trop peu réceptifs, à cela je répons qu'au contraire : plus de telles représentations sont initiées tôt, mieux elles peuvent être acceptées plus tard. *Car il faut*

---

<sup>14</sup> Je ne suis pas un ami de la polémique et considère comme étant un aspect disgracieux de mon travail qu'il y soit tant polémique. Mais cela m'a paru nécessaire dans l'intérêt du sujet. Car on verra bien que toutes ces opinions que j'y combats sont en lien direct ou indirect avec le thème principal. Certaines de ces opinions sont hostiles à la manière de penser socialiste, certaines la corrompent par des pensées inexacts ou n'en relevant pas, d'autres encore sont à même de détourner l'intérêt envers le socialisme par des idées de substitution valables en apparence, ou par des maximes qui, sous leurs airs de noblesse, ne sont que dérisoires.

Toute cette mauvaise herbe devait être élaguée pour consolider la plante saine, et comme il pousse beaucoup de mauvaises herbes dans la littérature, il a fallu beaucoup polémiquer.

*bien commencer un jour*, et d'autant plus tôt quand les problèmes sont difficiles, de façon à laisser assez de temps aux gens pour s'habituer, progressivement, aux aspects inhabituels ou désagréables de tels projets. —

J'ai néanmoins *commencé* dès 1878 avec le livre *Le Droit de vivre et le devoir de mourir*<sup>15</sup>, mais à ce jour je n'ai toujours pas observé la moindre empreinte sur l'opinion publique des principes fondamentaux qui y sont discutés. Cela ne m'empêche pas de traiter ici de la façon la plus détaillée que possible ces idées fondamentales. Peut-être commencera-t-on un jour à s'intéresser favorablement à mes propositions.

[16] C'est justement dans l'hypothèse d'une telle éventualité que j'ai travaillé mon programme avec autant de détails. Je crois en effet que ces détails pourraient, si cela devait un jour être pris au sérieux, alléger le travail de la mise en œuvre, en épargnant d'avoir à les penser de nouveau. Mais il est aussi possible qu'ils n'intéressent pas certaines personnes, bien qu'étant fort importants. Soit parce que ces personnes n'auront pas un intérêt assez vif pour une réalisation aussi parfaite que possible de ce programme, soit qu'elles n'auront peut-être que trop peu d'imagination constructive.

Mais qu'apporte réellement le présent ouvrage ? Sans la moindre vantardise et en parfaite objectivité, nous dirons :

Ce qui est posé ici c'est un programme positif, décrit avec clarté, de libération des êtres humains de toute inquiétude économique.

On a rigoureusement évité de mélanger ce programme à d'autres problèmes n'ayant rien à voir avec le problème social.

On n'y a pas non plus permis à une discipline unique d'y dicter ses seules règles, en particulier la nationalo-économie, et cet évincement y est lui aussi explicité en profondeur.

Le programme en lui-même apporte spécifiquement la chose suivante :

*On y démontre comment réaliser l'égal approvisionnement de tous les êtres humains avec ce qui est disponible et économiquement nécessaire à la subsistance.* On y propose une séparation entre le nécessaire et le superflu, avec à cet égard : le maintien d'une économie libre — avec propriété privée et liberté contractuelle —, parallèlement à un devoir de service au sein de l'institution du Devoir alimentaire général. Pourquoi une telle division de l'ensemble de l'économie populaire est-elle utile ? C'est ce que mettront en évidence les discussions à propos de mon plan.



L'apport intellectuel de mon ouvrage n'est que très infime, mais le profit que celui-ci pourrait apporter si l'on voulait bien m'entendre serait incommensurablement élevé.

L'invention de l'*imprimerie* par Gutenberg, comparée à nombre d'autres inventions et [17] découvertes, n'a d'importance intellectuelle que très secondaire. Mais les

---

<sup>15</sup> [Ndt] POPPER-LYNKEUS Josef, *Le Droit de vivre et le devoir de mourir — Considérations socio-philosophiques. En lien avec l'importance de Voltaire pour l'époque actuelle* (1878), trad. A. Gasnier, Paris, AAG Traduction, 2020.

conséquences culturelles, bonnes comme mauvaises malheureusement, ont été si grandes que de ce point de vue fort peu d'autres productions peuvent historiquement s'y mesurer.

C'est ainsi que je perçois l'importance [*Bedeutung*] de mon présent travail. Elle est infime en matière d'esprit et de théorique [*Gelehrsamkeit*], mais sa mise en pratique dans la société humaine y empêcherait plus de malheur et y apporterait plus de bonheur, ne serait-ce qu'indirectement, que tous les autres progrès de l'histoire réunis, imprimerie incluse. Et ceci peut être affirmé d'autant plus sûrement que l'institution d'un niveau de subsistance garanti pour tous — ce par quoi j'entends l'assurance d'une existence économique convenable, au niveau de la nourriture, des vêtements, de la salubrité des logements [*hygienisches*] — aurait aussi pour conséquence que les deux maladies redoutables que sont la syphilis et la tuberculose cesseraient enfin d'être des maladies du peuple. Et ce, même en l'absence de tout progrès médical en la matière. —

Et il ne fait aucun doute que cela permettrait d'empêcher beaucoup de lourds *malheurs*. Car les conséquences de l'insécurité [*Unsicherheit*] en matière de subsistance économique ne cessent de nous sauter aux yeux.

On voit immédiatement en quoi le *bonheur* des humains s'en trouverait augmenté, pour peu que l'on comprenne correctement le mot « bonheur ». Car en y pensant, on est habitué à y associer la notion de « plaisir », et on identifie volontiers le plaisir à la « jouissance ». De sorte que le concept de bonheur s'en trouve mal compris, voire dégradé, dans la mesure où nombre de fausses maximes, aussi bien tirées d'anciennes que de nouvelles philosophies, ou de nombreuse religions bien plus véhémentes encore, dénoncent le plaisir comme quelque chose d'inférieur et vil.

Mais lorsqu'on parle de bonheur, son véritable sens n'est rien d'autre que : *ce qui permet à chaque être humain de vivre selon la manière lui semblant être la mieux adaptée à sa satisfaction* [*Zufriedenheit*] *et à ses aspirations*.

De là : si quelqu'un veut se mortifier et se flageller, mendier durement etc., alors il doit pouvoir le faire librement. Aucune contrainte économique que ce soit ne doit l'empêcher de pouvoir vivre ainsi. Mais si quelqu'un veut vivre dans la joie : *lui non plus* ne doit pas pouvoir en être empêché par des soucis alimentaires. Et lorsqu'on aimerait pratiquer la science ou l'art, se consacrer aux inventions, à la politique, à des activités humanitaires [18] ou empreintes de quelque idéalisme que ce soit, on ne doit pas non plus être oppressé par les problèmes de subsistance. Et même la façon la plus insignifiante de s'occuper doit être accessible à celui que cela rend heureux. Qu'il collectionne les boîtes de tabac, les pipes ou les timbres, les cannes ou les armes, ou encore les bois de cerf, qu'il joue du tour à bois, fabrique des horloges etc. : à tout cela on doit pouvoir se consacrer, et l'on pourra s'y consacrer tranquillement lorsque la subsistance sera assurée.

Mais les moralistes et philosophes de la culture pourront alors eux aussi, et sans entrave, montrer et vanter aux êtres humains ces buts, quels qu'ils soient, qu'ils tiennent en haute estime ou comme relevant de la plus haute utilité. Et on les écouterait, on les évaluerait, et chacun appliquera leurs doctrines comme bon lui semblera. On pourra les suivre et décider d'abandonner son ancienne manière de vivre, tout comme on pourra les éviter. *La liberté de pouvoir donner à son bonheur, dans une large mesure, la forme qu'on souhaite lui donner : c'est bien l'accomplissement le plus notable* [*sichere*] *de la résolution du problème social*.

Naturellement, il existe souvent des circonstances qui ne permettent pas d'être heureux et auxquelles aucune institution socio-économique ne peut venir remédier. Mais que la sécurisation de la subsistance renforce significativement la liberté, voilà qui ne fait aucun doute.



Ce qui est proposé ici n'est donc, comme déjà dit, pas le moins du monde un ouvrage *scientifique*, et encore moins un ouvrage de science *économico-populaire*. Bien plutôt s'agit-il d'une proposition simple, pratique. Quiconque recherche une leçon de nationalo-économie doit donc aller chercher ailleurs. Et sa curiosité ne restera pas longtemps inassouvie : rien que durant l'année 1906 ont paru pas moins de 8590 livres et 10848 articles relevant des « sciences sociales ». Et parmi ces travaux, la plupart, soient 6134 pour être exact, relevaient de la *politique sociale*. 5830 ont paru sur le thème de l'*économie politique*, et 1692 sur celui de la *nationalo-économie théorique* (« scientifique »). Et ces statistiques ne tiennent pas compte de la littérature purement populaire.

À elle seule, l'« Union allemande de politique sociale » [*deutsche „Verein für Sozialpolitik“*] a déjà publié plus de 138 volumes (articles et débats) [19]. En somme, de la science économique-populaire : il y en a à foison.

Cependant, malgré cette énorme fécondité littéraire, le monde des théoriciens économiques comme celui des millions d'être humains économiques ressemble à la taverne d'Auerbach<sup>16</sup>, où tous se tiennent par le bout du nez !

Il serait bon que le lecteur ne s'échine pas trop à chercher des réminiscences de ses précédentes lectures, et qu'il ne se laisse ni égarer ni influencer par des comparaisons, des classifications, ou des mises en cage de mon travail. Car il ne s'agit que de faire en sorte que le lecteur puisse aller à la rencontre du programme proposé en toute concrétude [*Sachlichkeit*] — en accord avec l'importance du sujet —, qu'il le soupèse et l'évalue certes, mais sans que son attention ne soit affaiblie par des stimulations historico-littéraires. Du reste, il serait difficile d'appliquer les classifications en vigueur à mon programme pour pouvoir éventuellement le faire entrer dans une case.

La manière probablement la plus importante de catégoriser les systèmes économiques réside sans doute dans la distinction entre systèmes *individualistes* et *socialistes*. Mais on ne peut absolument pas dire de mon programme qu'il rentre dans l'une ou l'autre catégorie. Il n'est pas individualiste car il requiert une production (et une distribution) sociétale, et pour se faire une institution contraignante adaptée. Mais il ne peut pas non plus être qualifié de socialiste car cela soulèverait immédiatement l'objection qu'il permet (simultanément), et encourage même, une économie privée libre semblable à l'actuelle. Celui qui s'empresserait néanmoins de vouloir le classer devrait alors qualifier mon programme de social-individualiste, ce qui serait quand même un peu étrange. —

---

<sup>16</sup> [NDT] Cf. Le *Faust* de Goethe. La taverne d'Auerbach est le premier endroit dans lequel Méphistophélès emmène Faust. Parodiant la Cène, Méphistophélès change le rien en vin, et quittant la scène, laisse les enivrés dans des postures ridicules.

Et il en va de même avec les catégories de l'histoire de la philosophie. Je ne dis pas que les situations sociales se développent simplement d'elles-mêmes et seulement à partir d'elles-mêmes. Mais je ne dis pas non plus que tout se produit selon l'intention et la conscience des êtres humains.

Je ne me soucie pas de savoir si c'est, en dernière instance, la *causa* ou le *telos* qui donne la mesure dans le développement de l'humanité. Et je suis loin de mépriser ou dévaluer la relative importance de tous *ces* problèmes pour les sciences cognitives [*Geisteswissenschaften*: sciences de l'esprit], autrement dit pour la satisfaction [20] du besoin humain en matière de compréhension approfondie des processus historiques.

Mais pour le plus important de tous les problèmes, à savoir le problème social, tous *ceux-ci* sont indifférents, ils ne lui sont d'aucune utilité. Par contre, en détournant du sujet principal avec leurs interminables — et jusque-là toujours irrésolus — débats, ils ne font sans doute que retarder l'urgent travail pourtant nécessaire à sa résolution.

Et en observant ma façon de résoudre cette grande tâche, force sera alors de reconnaître que : si l'ensemble des nationalo-économistes, Marx inclus, si tous les philosophes du droit, tous les sociologues, biologistes, hygiénistes de la race, moralistes et théologiens n'avaient pas écrit une seule ligne, pour autant le problème social n'en resterait pas moins absolument identique à celui que nous proposons de résoudre par le présent programme.

Aucune des disciplines mentionnées n'a pu tirer *d'elle-même* une solution au problème social, elles n'ont fait que *tirer des conséquences* factuelles à partir de diverses solutions préexistantes, réelles ou proposée. Elles n'ont fait qu'émettre leurs jugements en ce basant sur celles-ci.

Jusqu'à présent, ces jugements ont surtout été *défavorables*. Or ceux-ci ne se basent absolument pas sur quelque programme particulier que ce soit, dans lequel on croirait avoir trouvé quelque erreur ou quelque proposition impraticable, on ne peut donc pas les considérer comme étant des objections soulevées contre des propositions particulières en raison d'imperfections concrètes : bien au contraire, plus celles-ci seraient *parfaites*, plus elles seraient à même d'atteindre au but, et plus ces jugements sont prononcés avec sérieux. —

Pour ce qui est des objections à mon propre programme, objections qui pourraient être soulevées en raison de quelque imperfection concrète, intrinsèque à celui-ci, ou plutôt pour ce qui est de leur réfutation : je m'en occuperai après la présentation du programme. Soit dans les chapitres : « Réfutation des objections (...) » et « Sur les entreprises géantes (...) ».

Il faut également discuter *ici*, brièvement, de ces jugements prononcés contre *toute* solution, même correcte, au problème social. —

Certains d'entre eux sont déjà un peu vieilliss. Comme lorsque les moralistes regrettent grandement que la [21] *vertu de la bienfaisance* pourrait ainsi s'en trouver perdue ou, de façon analogue, lorsque des personnes religieuses redoutent que cela porte atteinte à la *récompense que leur bienfaisance pourrait leur apporter dans l'au-delà*.

Ou de façon plus moderne, la préoccupation de certains sociologues redoutant qu'une résolution fondamentale du problème social puisse avoir pour conséquence de voir

la société en « *devenir trop peu différenciée* ».

Qu'à cela soit immédiatement répondu par la question de savoir s'il n'existe pas, aujourd'hui déjà, parmi les nombreuses personnes économiquement protégées, *quelques différenciations*? Les confond-on les unes avec les autres juste parce qu'aucune d'entre elles ne souffre de misère? Ont-elles la même physionomie, le même caractère, les mêmes talents, les mêmes penchants, les mêmes opinions politiques ou religieuses?

Et quand bien même seul *un très grand nombre de miséreux* pourrait satisfaire le désir de ces esthètes de la société en matière de « différenciation », serait-ce pour autant une raison de vouer des millions et millions d'êtres humains à la faim et à l'inquiétude perpétuelles?

On voit quel cynisme [*Zynismus*] infini s'exprime à travers cette objection formulée à l'encontre d'une élimination radicale de la misère. Le moins que puissent mériter ces esthètes de la société, promoteurs d'opinions aussi révoltantes, serait : de les renverser — du moins pour quelques temps — de leur position plus ou moins protégée, pour les plonger dans une condition profondément prolétaire. Ils pourraient ainsi contribuer à leur tour à bien « différencier » la société ! Sans doute reviendraient-ils alors à la raison [*Besinnung*]. —

Très intimement apparentés à ces esthètes : les socio-pédagogues qui s'opposent à l'élimination des luttes économiques au motif que la misère et la lutte « *augmentent l'énergie humaine* ». Et dans quel but cette énergie devrait-elle être augmentée? — Réponse : « Pour augmenter le développement de la race ».

Et comme cette augmentation de l'énergie ne saurait cesser, puisque sinon le développement de la race s'en trouverait interrompu, alors les êtres humains des générations actuelles, comme de *toutes* les générations à venir, doivent continuer de mourir de faim, de s'angoisser, de se tourmenter, pour pouvoir dire : le développement de la race augmente toujours davantage. Seulement, si l'accroissement du développement se base sur la misère économique des [22] êtres humains (de millions, de milliers, ou ne serait-ce même que d'*un seul* être humain) : alors il ne vaut guère plus qu'une peste ou qu'une guerre permanente. Voilà ce que devraient retenir les pédagogues de la société. Ce n'est certainement pas en êtres vivants et sensibles qu'ils ont conçu leurs pensées, mais bien plutôt comme des philosophes de livres.



Et de là, nous arrivons directement à l'un des types de socio-philosophes les plus modernes : les *hygiénistes de la race*, et un certain type de *philosophes et sociologues de la race*.

Dernièrement, nous avons affaire à un courant intellectuel qu'assurément personne, y a peu encore, n'aurait cru possible, et dont la caractéristique fondamentale consiste à *émousser toujours davantage le sentiment de respect envers chaque existence individuelle*, en faisant se confondre ce sentiment avec l'accélération [*Forcierung*] de la *pensée du développement*.

Il est fort attristant que dans l'exposé d'un programme visant avant tout à endiguer la misère et les inquiétudes de millions d'innombrables, il faille parler d'un tel

courant. Là où il devrait paraître évident à tous, et plus encore à ces hommes si cultivés et si civilisés par ailleurs, que rien ne devrait sembler plus important que la sécurisation économique de tous les êtres humains.

Et pourtant, ainsi en va-t-il ! Je me retrouve à devoir, ne serait-ce qu'en quelques mots, parler de cette nouvelle maladie intellectuelle dont la société n'a même probablement pas encore complètement conscience, et ce car elle semble de plus en plus en mesure d'empêcher, ou du moins freiner, la guérison de notre état économique. Issue d'un petit nombre de grandes intelligences, acceptée par nombre d'intelligences moyennes, et se répandant toujours davantage, en particulier parmi les plus jeunes membres des classes moyennes aisées, la formule : « *Pas de protection pour les faibles !* » gagne de l'influence.

Spencer a ouvert la voie — autant que je sache — dans son *Introduction à la science sociale*<sup>17</sup>, notamment avec les phrases suivantes : « la qualité d'une société baisse sous le rapport physique par la conservation artificielle de ses membres les plus faibles » et « la qualité d'une société baisse sous le rapport intellectuel et moral par la conservation [23] artificielle des individus le moins capables de prendre soin d'eux-mêmes<sup>18</sup>. » Pensées basiques qu'il développe par la suite<sup>19</sup>.

Puis vint Nietzsche, qui s'est précisément élevé contre tout socialisme pour que le développement de la culture n'ait pas à souffrir d'un « nivellement » [„*Gleichmacherei*“]. Et de nos jours cela ne cesse de s'étendre, en allant toujours plus loin, à un rythme effréné.

La misère de millions et millions d'êtres humains laisse Nietzsche impassible, il méprise tous les efforts visant à les aider et, tandis que la classe des travailleurs ne souhaite rien d'autre que vivre sans misère ni inquiétude, tout en pouvant convenablement prendre sa part aux avantages ou « bénédictions » de la culture, lui déclare (dans *Humain, trop humain*) : « Le socialiste allemand serait même le plus dangereux, justement parce qu'aucune misère *déterminée* ne le pousse<sup>20</sup> ». Phrase dont on pourra conclure que Nietzsche n'a jamais observé la vie d'un travailleur, n'a jamais jeté un œil dans la maison d'une famille pauvre, et même : ne possède aucune empathie [*Mitgefühl*] pour de telles existences malheureuses. Et ne s'intéressant qu'aux philologues, écrivains et musiciens : il ne connaît absolument rien du mouvement et de la littérature socialistes. « Sa souffrance (au socialiste) serait de ne pas savoir ce qu'il veut (!), et quand bien même il obtiendrait beaucoup, il arriverait encore à dépérir de désir<sup>21</sup>. » Et en un autre passage : « Il faut considérer ceux qui possèdent trop comme ceux qui ne possèdent rien : comme des dangers publics<sup>22</sup>. »

Dans *Le Crépuscule des idoles*, il note : « *La Question du travailleur*. La cause

<sup>17</sup> [NdT] *Einleitung in das Studium der Sociologie* (1875, Leipzig), traduit de *The Study of Sociology* (1873, Londres), paru en 1874 en français sous le titre *Introduction à la science sociale*.

<sup>18</sup> [NdT] SPENCER Herbert, *Introduction à la science sociale*, trad. inconnu·es, Paris, Baillière, 1874, p. 368.

<sup>19</sup> J'ai discuté en détail les opinions de Spencer dans mon ouvrage : *L'Individu et l'évaluation de l'existence humaine* (p. 130 et suiv.). [NdT] POPPER-LYNKEUS Josef, *Das Individuum und die Bewertung menschlicher Existenzen*, Dresde, Carl Reissner, 1910.

<sup>20</sup> [NdT] NIETZSCHE Friedrich, *Humain, trop humain* (1878), tome II, première partie « Opinions et sentences mêlées », § 324 — Prédilections pour l'étranger. Traduction de la citation de Popper-Lynkeus.

<sup>21</sup> [NdT] *Ibid.* § 324.

<sup>22</sup> [NdT] *Ibid.* tome II, seconde partie « Le Voyageur et son ombre », § 285 - La Propriété peut-elle être équilibrée par la justice ?

première de toutes les stupidités réside dans ce qu'il y a une question du travailleur. Il y a des choses à propos desquelles on ne pose pas de question (...). On a rendu le travailleur militairement apte, on lui a donné le droit de coalition, le droit de vote politique. Quel étonnement qu'aujourd'hui le travailleur ressent son existence comme un état de misère, comme une *injustice* [*Unrecht*] (pour s'exprimer moralement). Mais que veut-on ? Quand on veut des esclaves, on est un bouffon de les éduquer en maîtres<sup>23</sup>. »

L'absence de cœur de Spencer à l'égard des individus faibles est loin de produire la même impression [24] révoltante que celle de Nietzsche, car Spencer argumente à partir du point de vue *sociologique*, hélas exagéré. Ce faisant, il reste encore un *éthicien social*. Mais Nietzsche est le type même de l'esthète aristocratique : il n'aspire à rien d'autre pour l'humanité qu'à un état *héroïque*, et n'a pas plus de sentiment qu'en aurait un talentueux gymnaste, quittant l'école plein d'enthousiasme pour l'héroïsme, l'art, et la noblesse [*Noblesse*] qui va avec. Ce qu'il y a de vraiment triste, c'est que tout une partie de la bourgeoisie, aussi dénuée de cœur que lui, s'adonne sans intelligence aux aphorismes ingénieux, et souvent même profonds, de cet être assurément génial (et, en tant qu'*homme privé*, extrêmement noble [*edlen*]), sans voir que l'on a affaire ici à l'écrivain le plus brutal de notre époque. Et peut-être même de tous les temps. On n'entend pas suffisamment d'indignation se manifester autour de cet esthète. On s'émerveille de ce que Nietzsche, avec son *Zarathoustra*, nous ait donné un livre de la plus grande originalité, capable — en apparence — d'élever l'humanité, mais se contentant en réalité d'oppresser la grande majorité des êtres humains. Et on s'émerveille de ce qu'il ait parlé de tant de choses, de ce qu'il ait tant stimulé la pensée — ce qui en soi n'est pas à sous-estimer. Seulement on néglige *une chose* : tout ceci ne pèse pas lourd face à la corruption de la sensibilité morale qui se dégage des écrits de Nietzsche, pour mieux s'infiltrer dans la conception de la vie du lecteur, hypnotisé.

Sans doute n'est-il pas nécessaire de souligner le mépris envers les humains qui se dégage de ce mot de Nietzsche : « Un peuple n'est que le détour de la nature pour aboutir à six ou sept grands hommes<sup>24</sup>. » Ou dans la phrase : l'esclavage appartient à l'essence de la culture. Chez Nietzsche aussi nous rencontrons cette opinion aujourd'hui fort répandue parmi les hygiénistes de la race et les fanatiques de la race : « La compassion contrecarre en long et en large la loi de l'évolution, laquelle a pour loi la *sélection* (...), elle entretient ce qui est mûr pour le déclin<sup>25</sup>. » Et la théorie darwinienne de la sélection est tellement montée à la tête de Nietzsche qu'il a même été capable d'affirmer : « La guerre et le courage ont accompli plus de grandes choses que l'amour du prochain<sup>26</sup>. » Que peut-on bien ajouter à cela, quand l'histoire de la culture n'est plus considérée que du point de vue des gens détenant le pouvoir [*Gewalt*] politique, quand on ne s'embête pas à aller considérer que les « grandes choses » et *l'ensemble du progrès éthique au fil de l'histoire* puissent consister en ce que [25] l'individu *singulier* soit de plus en plus *respecté*,

---

<sup>23</sup> [NdT] NIETZSCHE Friedrich, *Le Crépuscule des idoles*, « Flâneries inactuelles », § 40 — La Question du travailleur. Le terme 'Arbeiter' peut se traduire 'travailleur' (sens littéral) et/ou 'ouvrier' (traduction marxienne et marxiste, notamment).

<sup>24</sup> [NdT] NIETZSCHE Friedrich, *Par delà Bien et Mal*, « Maximes et intermèdes », § 126.

<sup>25</sup> [NdT] NIETZSCHE Friedrich, *L'Antéchrist*, § 7.

<sup>26</sup> [NdT] NIETZSCHE Friedrich, *Ainsi parla Zarathoustra*, première partie, « De la guerre et du peuple guerrier ».

considéré, et protégé, au sein de la législation de l'État comme au sein des mœurs de la société. C'est justement ce qu'exige le socialisme, tant méprisé par Nietzsche, pour qui « la question se pose réellement de savoir si, dans ces états organisés comme le réclame le socialisme, l'humanité *pourrait produire* des résultats aussi grands que ceux *produits* par les états désorganisés du passé<sup>27</sup>. »

Comme on le voit, Nietzsche parle toujours de « grandeur », comme si le but de l'humanité était de livrer du matériel pour des centaines de biographies de calibre plutarquien.

Et c'est sans fard que se montre la brutalité d'inspiration classique de Nietzsche, sa pleine indifférence à l'égard de la vie des individus, dans ses opinions sur la *guerre*.

Dans le premier ouvrage cité plus haut est écrit : « *L'Indispensable guerre*. Vaniteuse rêverie de la belle âme que d'attendre encore beaucoup (voire même : tout) de l'humanité, lorsque celle-ci aura désappris à mener des guerres. En attendant, rien de telle qu'une grande *guerre* pour redonner avec force aux peuples en train de s'affaiblir cette vigoureuse énergie du champ de bataille, cette profonde haine impersonnelle, ce sang froid dans le meurtre en toute bonne conscience, (...) cette fière indifférence face aux grandes pertes, face à sa propre existence, face à celle de ses amis (...)»<sup>28</sup>. »

C'est précisément ainsi que parlent depuis toujours ces généraux qui s'ennuient en temps de paix. Mais aussi les fanatiques du principe de nationalité et de l'idéal racial. Et de nos jours, cette brutalité enjolivée de soi-disant idéaux ne cesse d'augmenter, avec un tel succès qu'elle prend déjà, chez certains individus, les traits d'un héroïsme d'apache [*Apachenheroismus*<sup>29</sup>].

*Ammon*, dans son ouvrage *L'Ordonnement social et ses bases naturelles*, va si loin qu'il ne s'effraie pas devant l'absurdité de l'affirmation : « La richesse serait le corrélat invisible de l'intellect<sup>30</sup> » — ce à quoi tout usurier et oppresseur acquiesceront sans doute volontiers — puis il ajoute « *On devrait anéantir les classes pauvres* (...) exclure le prolétariat du droit de vote (...) louer les persécutions raciales<sup>31</sup> », etc. —

---

<sup>27</sup> [NdT] NIETZSCHE Friedrich, *Fragments Posthumes*, Automne 1877, 25[1] « Socialisme ».

<sup>28</sup> [NdT] NIETZSCHE Friedrich, *Humain, trop humain*, tome I, § 477.

<sup>29</sup> [NdT] De l'argot français « apache » (Belleville, Paris, fin XIXe) : voyou, malandrin, délinquant (juvénile).

<sup>30</sup> [NdT] Citation exacte non trouvée. La phrase, cependant, résume l'idée directrice de l'ouvrage. On pourrait voir dans les passages suivants quelque chose d'approchant : « L'opinion que le plus grand bien-être est un privilège accordé aux classes supérieures dans leur propre intérêt, ou dont elles se sont emparées avec une légitimité contestable ne résiste pas à un examen impartial. Ce plus grand bien-être leur est accordé non pas tant dans leur intérêt personnel que dans l'intérêt général, l'intérêt de l'espèce. Les individus des classes supérieures sont appelés, à cause de leurs aptitudes plus étendues, à diriger les affaires de la société et à fournir de préférence un travail de tête. Pour qu'ils puissent se consacrer à leur tâche, il faut qu'ils soient soustraits aux préoccupations de la vie matérielle. Bien que cela semble clair comme le soleil, il est rare que l'on s'en fasse une idée exacte. », et plus loin : « Dans ces familles [de la « classe de ceux qui vivent de revenus acquis sans travail »], les conditions d'existence sont généralement favorables à l'épanouissement d'une postérité supérieurement développée au point de vue intellectuel. Elles fournissent, en bien plus forte proportion, beaucoup d'hommes d'une valeur exceptionnelle, tout pénétrés d'aspirations idéalistes. », dans AMMON Otto Georg, *L'Ordre social et ses bases naturelles — Esquisse d'une anthroposociologie*, trad. H. Muffang, Paris, Albert Fontemoing, 1900, p. 156 et 160.

<sup>31</sup> [NdT] De même, il ne semble pas s'agir d'une citation exacte mais d'un résumé (assez fiable quoique court)

[26] Les hygiénistes de la race s'opposent toujours violemment à toute protection des faibles, parce que leur entretien empêche l'ennoblissement de la race par « *éradication* » de ceux-ci — une expression de prédilection des hygiénistes de la race ; comme s'il s'agissait de mauvaises herbes ou d'insectes nuisibles, et non d'êtres humains. Cela ne veut *pas* seulement dire que la *reproduction* des individus affectés par des maladies héréditaires serait à *contrer* — ce qui est totalement vrai et déjà légalement réprimé dans de nombreux pays —, mais plutôt qu'*en soi l'entretien des individus faibles*, au moyen d'artifices et de soins médicaux, *est à proscrire*. L'entretien artificiel des individus faibles exerce une pression à la baisse sur le niveau de santé moyen, explique Ammon, sur un ton de mise en garde (*La Sélection naturelle chez les êtres humains*<sup>32</sup>).

Des appels à contribution rémunérée sont lancés sur des thèmes comme : « L'ascension matérielle et sociale des familles représente-t-elle un danger du point de vue de l'hygiène raciale<sup>33</sup> ? » Ce qui exprime assez clairement à quel point l'ascension matérielle et sociale ne saurait en aucun cas devenir l'exigence *prioritaire*, mais qu'il faut plutôt se soucier de savoir, dans le cas où l'on prendrait position pour, si cela ne représenterait pas un danger pour l'hygiène de la race. Oui, si préoccupés qu'ils sont par l'ennoblissement de l'humanité : ces barbares *font déjà des comptes pour savoir* ce que l'entretien des faibles et des malades — qu'ils appellent « mauvais » éléments de la race — nous *coûte*, c'est-à-dire ce qu'il *coûte* à la société !

Là où il s'agit de préserver l'existence humaine, eux se mettent à *calculer* ! Comme s'il s'agissait d'un calcul économique dans une exploitation de bétail !

Lorsqu'on doit, dans une famille, s'occuper et prendre soin d'un membre malade, et que l'on calcule combien ça coûte, c'est alors perçu comme le summum de la vulgarité. Mais lorsqu'il s'agit de membres de la société humaine, les fanatiques de l'ennoblissement se mettent alors à compter, s'arrogeant même le titre de philanthropes.

Et si le calcul devait montrer que les coûts sont élevés, alors quoi ? Peut-être devons-nous démolir les hôpitaux ? Allez les malades ! Allez les faibles ! Allez les pauvres ! Aucun pardon ne vous sera octroyé, puisque apparemment c'est la science qui vous condamne ! —

Mais quelle science ? Eh bien : la *science de la* [27] *nature* ! Car on a étudié *Darwin*, et les darwinistes sociaux sont formels sur un point : dans la « nature », chez les animaux

---

des idées développées dans l'ouvrage cité.

<sup>32</sup> [NdT] AMMON Otto Georg, *Die natürliche Auslese beim Menschen. Auf Grund der anthropologischen Untersuchungen der Wehrpflichtigen in Baden und anderer Materialien*, Iéna, Gustav Fischer, 1893.

<sup>33</sup> [NdT] « Die Berliner Gesellschaft für Rassenhygiene schreibt unter Verdoppelung der Preise auf 800 M und 400 M erneut die Aufgabe aus: "Bringt materielles und soziales Aufsteigen den Familien Gefahren in rassenhygienischer Hinsicht?" Zeitpunkt der Einsendung ist der 31. Dezember 1915. Auskunft gibt der Schriftsteller der Gesellschaft Dr. G. Heimann, Charlottenburg, Cauerstraße 35. ». Soit : « La Société berlinoise pour l'hygiène raciale relance son appel à contribution, avec doublement des prix décernés, à 800 et 400 Marks, sur le thème : "L'ascension matérielle et sociale des familles représente-t-elle un danger du point de vue de l'hygiène raciale ?" Date limite d'envoi : 31 décembre 1915. Renseignements auprès de l'écrivain de la Société, le Professeur G. Heimann, 35 Cauerstraße, Charlottenburg. », dans MEUMANN E., SCHEIBNER O. (dir.), FISCHER A., GAUDIG H. (réd.), *Zeitschrift für pädagogische Psychologie - und experimentelle Pädagogik [Journal de psychologie pédagogique - et de pédagogie expérimentale]*, Leipzig, Quelle & Meyer, 1915, p. 145.

comme chez les plantes : il n'y a ni hôpital, ni assistance publique, ni assurance sociale ! —

Aussi absurde que cette tendance puisse sembler à certains, aussi brutale apparaisse-t-elle à toute personne éthique, il n'y a cependant pas grand espoir de pouvoir réussir à la combattre *par de simples contre-arguments*. Car c'est une caractéristique de certaines classes et de certaines intelligences de notre époque que de placer l'espèce au-dessus de l'individu, l'État ou la nationalité au-dessus du citoyen de cet État ou de la personne jouissant de cette nationalité, en bref : d'élever l'abstraction au-dessus de la réalité. Et c'est le principe suivant qui s'exprime avec force :

« L'effort visant à maintenir l'espèce en bonne santé tout en perfectionnant ses prédispositions doit rester le principe dominant, et l'hygiène individuelle, avec ses implications sociales et politiques, doit s'y soumettre dès lors qu'elle met ce principe en sérieux danger<sup>34</sup>. » (Plötz, *L'Efficiencie de notre race et la protection des faibles*, p. 13).

« D'autres organismes d'aide sociale (...) signifient (...) une suppression *nocive*<sup>35</sup> du combat pour l'existence relativement à quantité de capacités, essentiellement économiques. Les assurances maladie, vieillesse, accident, chômage, l'ensemble de la soignant protection des personnes économiquement vulnérables, sont dans un processus d'organisation croissante et poursuivent consciemment le but d'affaiblir le combat pour l'existence<sup>36</sup>. » (Plötz, p. 188)

Mais on atteint un sommet de la brutalité de l'hygiénisme racial dans la pensée suivante : « S'il est vrai que ce sont les personnes essentiellement faibles, moralement parlant [*sittlich*], qui sont victimes de l'alcoolisme, tandis que les natures moralement fortes, réfléchies et capables de résister en sont, à de rares exceptions près, épargnées, alors l'hygiénisme racial, disons-le tout net, *n'aurait aucune raison de se laisser séduire par le mouvement d'abstinence nordique, car ce dernier ne fait que freiner l'élagage des faibles*<sup>37</sup>. » (Plötz, p. 190).

Mais puisque l'hygiéniste de la race emploierait déjà volontiers le poison de l'eau-de-vie pour l'« élagage » des faibles, il n'y a plus aucune raison pour ne pas *étendre systématiquement* cette méthode. [28] On pourrait, par exemple, *inoculer* quelque poison à tous les êtres humains dès l'enfance — car pourquoi attendre qu'untel ou untel bascule dans l'eau-de-vie ou aille dans les bars ? —, et il suffirait alors, tranquillement, d'attendre pour voir quels individus résistent, ont assez de force pour supporter le poison. Les survivants deviendraient alors les éléments utiles d'une génération plus solide, et en appliquant scrupuleusement cette méthode de sélection — invention avec laquelle nous pourrions même faire honte à la « très sage » nature —, nous pourrions sans l'ombre d'un doute assurer à notre race la meilleur évolution. Et rien non plus n'empêche d'appliquer

<sup>34</sup> [NdT] PLOETZ Alfred, *Grundlinien einer Rassen-Hygiene - I. Theil: Tüchtigkeit unsrer Rasse und der Schutz der Schwachen*, Berlin, S. Fischer, 1895, p. 13.

<sup>35</sup> Je souligne.

<sup>36</sup> [NdT] *Ibid.*, p. 188.

<sup>37</sup> Je souligne. [NdT] *Ibid.*, p. 190. Plötz complète sa pensée (p. 190-192) par des statistiques sur la mortalité infantile (plus élevée) dans les familles de buveurs, et des statistiques sur l'espérance de vie (réduite) chez les gros buveurs. Autrement dit, selon Plötz l'alcoolisme tuant les faibles, il n'y a aucune raison de promouvoir l'abstinence.

cette procédure *plus souvent*, par exemple à 5 ans, à 15 ans, à 30 ans, de façon à pouvoir mettre en place une sélection encore plus fondamentale.

Et l'on pourrait faire plus encore. Comme rendre de plus en plus difficile aux êtres humains le fait de se nourrir, par exemple, en réduisant la culture céréalière de l'État, ou en n'autorisant les soins médicaux qu'en échange de taxes très élevées, etc. Alors nous pourrions sans doute tranquillement nous en remettre à l'espoir de pouvoir enfin bientôt nous élever jusqu'au « surhumain » ?

On trouve un sympathisant de Plötz, du moins pour ce qui est de la pensée de l'« élagage » (d'êtres humains), en Wilhelm Schallmayer. Dans son ouvrage *Héritage et sélection dans la vie des peuples* (première édition), il déplore : « La pensée de la sélection est encore trop éloignée de la majorité de nos érudits, médecins inclus, hélas<sup>38</sup>. », et dans la continuité (p. 204), il explique à propos de la Chine : « À l'instar des *sciences de la nature*, le niveau en *médecine* y est resté assez bas. Ce qui a aussi eu un bon (!) côté : *elle n'a pas pu s'immiscer autant que chez nous dans la sélection naturelle pour l'entraver*<sup>39</sup>. »

Ce sont des mots effrayants !

Avec les propos susmentionnés, Schallmayer et Plötz n'ont certes pas dans l'idée d'en faire des propositions positives, brutales : ils ne vont pas aussi loin que leur leader [*Führer*], Spencer, qui veut laisser trépasser les faibles. Car Schallmayer écrit : « La mise à mort des variétés indésirables est chez les êtres humains, abstraction faite de la peine de mort pour certains crimes, toutefois exclue<sup>40</sup>. » Et Plötz dit expressément que l'« idéal humain devrait même autant que possible éviter tout élagage [29] douloureux à ces êtres humains capables d'éprouver de la douleur<sup>41</sup>. » et il propose donc, à l'instar de Schallmayer, l'eugénisme de Galton comme antidote aux actions (supposées) nuisibles de l'humanité [*Humanität*]. Ce qui consiste en somme à empêcher autant que possible la génération de mauvais variants, tout en encourageant l'amélioration directe des jeunes pousses.

Malgré tout, des opinions comme celles de Plötz et Schallmayer ont un effet très démoralisant. Cette façon de présenter l'hygiène individuelle et l'aide sociale individuelle comme étant anti-sélectives, comme étant quelque chose de nuisible, qui ne devrait pas être, et même, cette façon de se réjouir d'un niveau médical moindre : voilà qui finira progressivement par engendrer la bestialisation des personnes éduquées. Puis ensuite également celle des personnes peu éduquées. Là où même sans cela : il y avait déjà besoin de tant de travail de la part des plus nobles esprits pour éveiller chez les êtres humains ne serait-ce qu'un peu de sens de l'humanité [*Humanität*] !



---

<sup>38</sup> [NdT] SCHALLMAYER Wilhelm, *Vererbung und Auslese im Lebenslauf der Völker - Eine staatswissenschaftliche Studie auf Grund der neueren Biologie*, dans ZIEGLER H. E. (dir.), *Natur und Staat - Beiträge zur naturwissenschaftlichen Gesellschaftslehre*, tome III, Inéa, Gustav Fischer, 1903, p. 146.

<sup>39</sup> [NdT] *Ibid.*, p. 204.

<sup>40</sup> [NdT] *Ibid.*, p. 256.

<sup>41</sup> [NdT] PLOETZ Alfred, *Grundlinien einer Rassen-Hygiene - I. Theil: Tüchtigkeit unsrer Rasse und der Schutz der Schwachen*, Berlin, S. Fischer, 1895, p. 224.

Si encore tout ce fanatisme de l'hygiène raciale était tant soit peu justifié !  
Que veulent réellement ces cannibales de l'intelligence ?

Si nous soustrayions les êtres humains à la misère et aux soucis, nous empêcherions dans le même temps beaucoup de maladies. Par la mise en place d'institutions humanitaires et par les soins médicaux, beaucoup d'entre elles seraient soignées ou atténuées. La vie nerveuse serait ménagée, l'état de santé physique globalement renforcé. Par le développement de nos mesures hygiéniques générales, visant à une meilleure santé et au renforcement des prochaines générations, et en empêchant, par exemple, le mariage (mais surtout la reproduction) des individus ayant des maladies héréditaires, ou en appliquant certaines mesures eugénistes — *à condition seulement que cela ne se fasse pas au détriment des exigences fondamentales de la vie*, et que ce ne soit pas poussé jusqu'à la folie — : tout ce à quoi aspirent les hygiénistes de la race pourrait déjà être atteint. À cette importante différence près cependant qu'en y associant l'aide de la puissance intellectuelle, il n'y a pas que l'espèce qui connaîtrait un accroissement de développement : *nous épargnerions aussi la vie des individus*.

Que peut-on demander de plus ? —

[30] Depuis peu, plusieurs protestations ont déjà commencé à s'élever contre ces hygiénistes de la race qui « dépeignent l'effrayant spectre de la dégénérescence avec des couleurs criardes, prophétisant l'inéluctable déclin si nous ne nous emparons pas à pleines mains des moyens salvateurs qu'ils nous préconisent et qui, habituellement, ne sont pas peu radicaux<sup>42</sup>. » C'est ainsi que Karl Pearson fait, à juste titre, remarquer combien les eugénistes procèdent de façon partielle lorsqu'ils n'attirent l'attention que sur les crimes de notre culture, lorsqu'ils ne parlent que des *péchés* des pères affligeant les générations suivantes, mais jamais de leurs *vertus*. Et Fehlinger met en avant les facteurs du développement biologique *progressif* des êtres humains dans la culture moderne. Contre la théorie selon laquelle la décimation des épidémies opérerait une sélection utile des constitutions les plus fortes, il répond que ce serait une erreur de croire que la constitution sanitaire héritée serait meilleure chez les peuples parmi lesquels sévissent la vérole, le choléra et la peste, comparée à celle des peuples européens cultivés, majoritairement épargnés par de telles épidémies. Se référant en cela aux populations des Indes et des Philippines.

Max Gruber, professeur hygiéniste, en arrive lui aussi à la conclusion que « jusque-là, aucune influence néfaste de l'hygiène sur la constitution héritée n'a été notée lors de comparaisons entre peuples, classes et états de personnes vivant dans des conditions

---

<sup>42</sup> [NdT] FEHLINGER Hans, « Über einige Faktoren der Progressiven biologischen Entwicklung der Kulturvölker », dans *Dokumente des Fortschritts*, volume 5, parties 1-6, Berlin, Lucian Bernhard, 1912, p. 224. Dans cet article (objet du paragraphe) : Fehlinger cite l'article de Karl Pearson, dont il a lui-même effectué la traduction : PEARSON Karl, « Über den Zweck und die Bedeutung einer nationalen Rassenhygiene (National-Eugenik) für den Staat — Vierzehnte Robert Boyle-Vorlesung, gehalten vor dem "Oxford University Junior Scientific Club" am 17. Mai 1907 », trad. H. Fehlinger de « The Scope and Importance to the State of the Science of National Eugenics », dans PLOETZ Alfred, et al. (dir.), *Archiv für Rassen- und Gesellschafts-Biologie — einschliesslich Rassen- und Gesellschafts-Hygiene*, vol. 5, Munich, Verlag der Archiv-Gesellschaft, 1908, p. 67-96. La phrase de Pearson, citée par Fehlinger (puis Popper-Lynkeus), est située p. 73.

d'hygiène dissemblables. *Les faits semblent même plutôt parler en faveur du contraire*<sup>43</sup>. » (*Umschau*, n° 38, 1909).

Et l'on peut également dire que la misère économique, celle que les hygiénistes de la race présentent comme étant si bienfaisante pour la sélection des personnes efficaces, est au contraire la porte ouverte à toutes sortes de maladies et faiblesses des grandes masses. *Depuis le temps qu'existe la misère économique*, il y a déjà bien longtemps que les êtres humains les plus efficaces et sains auraient dû être conservés et les inefficaces « éliminés » ! Mais c'est exactement l'opposé qui se produit, et à elle seule la « maladie du prolétariat » le prouve déjà avec la plus effrayante des évidences. — —

Mais ce n'est pas non plus un impératif de la *raison* qui rend ces hygiénistes de la race et ces sociologues si peu scrupuleux. C'est une *passade dans l'air du temps* [*Zeitstimmung*], et on doit l'envisager et la juger exactement comme en son temps la *croissance* [31] *aux sorcières*<sup>44</sup>. Mais l'expliquer, on ne le peut guère. Même de fort grandes compétences intellectuelles ne protègent pas contre de telles épidémies intellectuelles. Même Jean *Bodin*, grand homme d'État français et grand érudit, croyait en la sorcellerie. Et cela ne doit donc pas non plus nous étonner d'entendre des hommes aussi doués que *Spencer* ou *Nietzsche* — qui fut en outre l'un des caractères les plus nobles de notre époque — prêcher les plus grandes indifférence [*Liebllosigkeit*] et mépris envers l'existence humaine.



En totale adéquation avec cette manière de penser, notre époque a également engendré sa propre *opposition butée à l'encontre de presque tout ce qui pourrait ressembler à de l'humanité* [*Humanität*], sans qu'aucune espèce de cause rationnelle ne la soutienne. On peut dire : *la bestialité est un atout*.

Cultiver de la sympathie pour l'humanité [*Menschheit*] dans son entier, ce pour quoi Schiller, par exemple, aura plaidé avec tant d'enthousiasme, représente un point de vue dépassé pour l'hygiéniste de la race. Selon lui, l'hygiène de l'espèce humaine dans son ensemble « coïncide avec celle de la race arienne<sup>45</sup> » et le patriotisme comme la philanthropie ne sont rien de plus que « l'amour envers sa partie arienne<sup>46</sup> ». Voilà ce qu'écrit le biologiste de la race *Plötz*.

*Goethe*, par contre, pensait tout autrement. Lui qui disait qu'il répugnait à toute société plus petite que l'humanité entière. Même chose pour *Confucius*, qui prononça cette parole : « Pour la personne véritablement instruite, il n'y a pas de différence de races. »<sup>47</sup>

<sup>43</sup> [NdT] GRUBER Max, « Vererbung, Auslese und Hygiene », dans *Die Umschau*, vol. XIII, Francfort, H. Bechhold, 1909, p. 784.

<sup>44</sup> Comme le montre le *Lexique ecclésiastique fribourgeois* [*Freiburger Kirchenlexikon*], l'Église catholique tient, *aujourd'hui encore*, fermement à la croyance aux sorcières.

<sup>45</sup> [NdT] PLOETZ Alfred, *Grundlinien einer Rassen-Hygiene - I. Theil: Tüchtigkeit unsrer Rasse und der Schutz der Schwachen*, Berlin, S. Fischer, 1895, p. 5.

<sup>46</sup> [NdT] *Ibid.*, p. 11.

<sup>47</sup> On ne peut reprocher à personne d'aimer sa propre nationalité ou race, ou patrie, avec une plus grande chaleur ou sympathie que n'importe quelle autre, ou que l'humanité entière. On ne considère pas non plus comme critiquable que quelqu'un soit plus attaché à sa propre famille qu'à n'importe quelle autre. Mais là où

[32] Même dans la façon de concevoir la *punition*, élément symptomatique du degré de respect envers l'être humain : ce courant du moment va jusqu'à déverser ses eaux usées. Un darwiniste social (W. Schallmayer) explique ainsi que l'on devrait tout simplement *pendre* tout voleur multirécidiviste.

À l'opposé, il y a déjà 400 ans de cela, Thomas More notait dans *L'Utopie* : « J'éprouve la profonde conviction qu'il est injuste de tuer un être humain pour avoir dérobé de l'argent<sup>48</sup>. » Mais More ne connaissait rien à la biologie et au darwinisme social !

Et face à la question de l'abolition ou du maintien de la *peine de mort*, nous rencontrons chez des sommités intellectuelles de la nation (allemande) des façons de voir complètement moyenâgeuses. —

Dans un sondage<sup>49</sup> publié récemment, pas moins de 26 professeurs des universités et intellectuels allemands (parmi lesquels 24 conseillers privés), se sont prononcés en faveur du *maintien* de la peine de mort. Un philosophe et psychologue célèbre (W. Wundt) se réjouit même à l'idée de donner à l'exécution la forme d'un « acte solennel », allant jusqu'à souhaiter que cette solennité prenne la forme d'une « décapitation par l'épée » plutôt qu'une pendaison<sup>50</sup>.

Un chimiste célèbre (W. Nernst) compte *la guerre et le duel* au nombre des « régulateurs et ventilateurs de la machine culturelle humaine », ajoutant même qu'« en Allemagne, aujourd'hui, devrait réellement se poser la question d'un *durcissement* de la législation sur la peine de mort<sup>51</sup>. »

Un autre conseiller privé, l'historien du droit H. Brunner, s'en réfère comme la plupart des autres au « sentiment comme à la conviction du peuple allemand » et réclame également la peine de mort, afin que soit fermement conservée l'« harmonie dans le développement de notre législation ». « Autrefois, chez les Germains, c'est en tant que briseur de paix [*friedloser*] que le criminel était livré à la mort<sup>52</sup> », nous rappelle Brunner.

Nous savons donc maintenant à quoi nous en tenir en matière de législation : au contexte et à la façon de penser des vieux Germains ! Mais comme les Vikings [*Normannen*] — dont Brunner a également étudié les lois avec précision — ne sont pas si éloignés, il pourrait peut-être aussi proposer de redonner vie au règlement selon lequel le noble,

le plus fanatique du sens de la famille n'en hait pas pour autant, ou n'en méprise pas pour autant les autres familles : de nos jours, l'amour pour sa propre nation ou race est lié à une haine principale envers les autres nations ou races, et au plus grand mépris envers le cosmopolitisme représenté par Confucius et Goethe. Même Alexandre le Grand disait : « Le monde entier est pour moi comme une seule ville. » Mais que sont Confucius, Alexandre le Grand et Goethe, comparés à des hommes tels que Plötz, Ammon, H. Chamberlain, etc. !

<sup>48</sup> [NdT] « Oui, grand Prélat, répondis-je, je crois fermement que c'est une injustice formelle de faire mourir un homme pour avoir volé. », dans MORUS Thomas, *L'Utopie*, trad. M. Gueudeville, Leyde, Peter van der Aa, 1715, p. 40.

<sup>49</sup> [NdT] « Abschaffung der Todesstrafe? » (« Abolition de la peine de mort ? »), dans LABAND P., et al. (dir.), *Deutsche Juristen-Zeitung*, Otto Liebmann, Berlin, (n° 1, 16<sup>e</sup> année, 1<sup>er</sup> janvier 1911) p. 9-22.

<sup>50</sup> [NdT] *Ibid.*, p. 18. Citation de W. Wundt.

<sup>51</sup> [NdT] « Abschaffung der Todesstrafe? » (« Abolition de la peine de mort ? »), dans LABAND P., et al. (dir.), *Deutsche Juristen-Zeitung*, Otto Liebmann, Berlin, (n° 4, 16<sup>e</sup> année, 15 février 1911) (p. 233-238), p. 235-236. Citation de W. Nernst.

<sup>52</sup> [NdT] *Ibid.*, p. 236. Citation de H. Brunner.

lorsqu'il a très froid et qu'il rencontre un paysan, a le droit de lui ouvrir le ventre pour pouvoir se réchauffer les pieds dans ses entrailles. —

Presque tous ces intellectuels en appellent principalement à deux choses pour fonder leurs opinions : à la nécessité d'une « *expiation* » du criminel et au « *sain sentiment du peuple* ».

L'expiation, ils l'ont tirées de la Bible et ne sont donc pas sortis du cercle familial des cours religieux de leur jeunesse. Mais pour ce qui est d'en appeler au sentiment du peuple, à ce que « réclame » le « *sentiment moral naturel du peuple*<sup>53</sup> » — comme le nomme également *Häckle* —, une telle attention accordée à la chose par ces hommes qui marchent pourtant à la tête de la civilisation, et sont donc censés combattre les instincts bestiaux du « *peuple* », est complètement déplacée, si ce n'est même inconsciente, et pour le moins fort étonnante ! Car sans même avoir réellement interrogé le peuple dans son ensemble, ils postulent déjà comme avérée une certaine opinion, celle qui leur convient. *Mais dans un autre cas cependant*, lorsque, de fait, la presque totalité du peuple en capacité de juger est interrogée et qu'elle exprime clairement ses opinions par son vote et avec une écrasante majorité, autrement dit lors du scrutin sur la représentation populaire (allemande) : alors là, *ces mêmes messieurs cités plus haut*, à l'instar des autres cercles influents de l'État, font *soudain la sourde oreille*. Lorsque des exigences et opinions *socialistes* s'expriment, il n'est plus question d'un « *sain sentiment du peuple* » ni d'un « *sentiment moral naturel du peuple* ». Bien plutôt accueille-t-on alors cette grande partie de la population avec la plus forte des oppositions, avec un *mépris inouï*.



Après avoir longtemps négligé l'activité physique du point de vue sanitaire, nous en sommes venus — fort justement — à la mise en place d'exercices pour les jeunes comme pour les vieux, tout en cultivant de telles pratiques de façon toujours accrue [*forcierter*]. Jusqu'à faire de toutes sortes de sports une culture, pour finalement se mettre à vanter comme signe de virilité et de saine conception de la vie toute brutalité directe envers les humains. Pour justifier, pour expliquer cette bestialité, on en appelle aujourd'hui, de plus en plus bruyamment, au patriotisme. Comme dans ces époques anciennes où la pulsion de cruauté passait pour de l'ardeur religieuse et où l'on pouvait, dissimulé derrière ce paravent, se laisser aller la conscience tranquille. La phrase de *Johnson* s'applique aujourd'hui mieux que jamais : « Le patriotisme est le dernier refuge de la crapule<sup>54</sup> ». Mais on peut aussi bien remplacer patriotisme par nationalisme ou fanatisme racial. Et cela vaut également pour les membres des professions les plus intelligentes. Même parmi les érudits *allemands*, qui jamais auparavant n'auraient pris part à un tel ensauvagement, on ne trouve pas moins aujourd'hui de ces soi-disant « *professeurs*

---

<sup>53</sup> [NdT] « *Abschaffung der Todesstrafe?* » [« Abolition de la peine de mort ? »], dans LABAND P., et al. (dir.), *Deutsche Juristen-Zeitung*, Otto Liebmann, Berlin, (n° 1, 16<sup>e</sup> année, 1<sup>er</sup> janvier 1911), (p. 9-22) p. 14. Citation d'E. Haeckel.

<sup>54</sup> Ce qui ne signifie pas que tout patriote est une crapule. [NdT] Citation attribuée, par l'intermédiaire de son biographe James Boswell, à l'écrivain britannique, Samuel Johnson.

d'énergie» [„Energie-Professoren“]. Un *Flamand*, le poète de « L'Oiseau bleu<sup>55</sup> », amateur des sentiments mystiques, a même écrit un hymne à la boxe et au duel<sup>56</sup>. Et des écrivains *français*, pleins d'esprit, s'enivrent à imaginer les cruautés inouïes que pourraient perpétrer les Français en cas de guerre avec l'Allemagne.



Pour peu que l'on additionne tout ce qui vient d'être dit, on obtient alors une représentation de ce que j'entends par *l'air du temps brutal* qui circule dans le cercle élargi des plus hautes couches de notre société actuelle, et ce qu'il faut en attendre en cas de tentative de réforme socialiste *radicale*. Y a-t-il seulement un espoir que cet air du temps puisse être dépassé ? Par des arguments, comme je l'ai déjà dit : *non*. Car l'égoïsme et l'absence de scrupule des classes favorisées ne se réfutent pas avec de beaux sentiments. Et les écrits versés de fanatisme scientifique des hygiénistes de la race comme des fanatiques de la race en imposent aux lecteurs, surtout à ceux qui baignent déjà inconsciemment dans cet air du temps. *Par chance, seules ces soi-disant couches supérieures de la société* cherchent à animer ce courant. Les couches inférieures, non instruites, en sont libres.

On peut donc calmement s'en remettre au futur pour savoir ce que diront les millions d'êtres humains tourmentés par l'inquiétude du pain quotidien. S'ils préféreront, jusqu'à la fin des temps, continuer de souffrir pour l'entretien et l'ennoblement de l'« *hérité* », de façon à pouvoir améliorer la race, ou bien : *s'ils seront certes tout à fait d'accord avec le développement positif de celle-ci* [35] — ce qui va soi —, *mais pas au prix du sacrifice des besoins fondamentaux des individus vivants*.

Seulement, d'après ce qui a été dit plus haut concernant cet air du temps, proprement inhumain et brutal, et circulant au sein du monde des érudits et des écrivains : il faut bien voir qu'en dépit de tous les progrès pratiques, autrement dit législatifs, le socialisme doit néanmoins s'attendre à se heurter à une grande opposition, encore difficilement imaginable, si devait un jour être *prise au sérieux* la question de réformes économiques.

Après avoir appris à mieux reconnaître les ennemis du socialisme vêtus de leurs habits en forme de sciences naturelles, nous nous trouvons maintenant devant une autre question : *quelles sont ces empêchements et oppositions à l'acceptation* d'un programme social radical *pouvant être générées par la vie quotidienne* ? Ces empêchements et oppositions ne se travestissant pas, en somme, en sciences naturelles ?

Avant tout, bien entendu : *des intérêts contraires*.

Ensuite, l'inertie *intellectuelle* des êtres humains, et celle des grandes masses en particulier. Elles assimilent difficilement les nouveaux points de vue ou les nouvelles constructions sociétales. Ce à quoi s'ajoute l'inertie *morale* des grandes masses, qui se manifeste dans l'immobilité face aux nouvelles sensibilités éthiques, plus élevées, *même lorsque ces sensibilités leur profiteraient davantage*.

---

<sup>55</sup> [NdT] De Maurice Maeterlinck, 1908.

<sup>56</sup> [NdT] MAETERLINCK Maurice, « Éloge de la boxe », dans *L'intelligence des fleurs*, 1907.

Et pour en venir au bloc principal : l'*arrogance spirituelle* des érudits et des lettrés, et cet entêtement pouvant aller jusqu'à leur donner un cœur de pierre. Et ce fait ne s'est encore nulle part aussi clairement manifesté que dans les domaines de l'économie sociale et des efforts socialistes en tous genres. De façon assez surprenante, c'est aussi valable pour l'une des écoles accueillant certaines des intelligences les plus libres et fortes d'entre toutes, à savoir l'école *marxiste*.

Il est assez triste, mais néanmoins intéressant, voire même réjouissant à vrai dire, d'observer comment, quand émerge quelque pensée indépendante des thèses de Marx, la plupart des marxistes réagissent en l'ignorant, ou refusant même souvent d'entrer dans le cœur du sujet pour mieux répéter [36], à la façon d'un Kieselack<sup>57</sup> : « L'auteur, malheureusement, s'éloigne de Marx », ou « il ne connaît absolument pas Marx », ou « il ne comprend pas Marx ». Ce faisant, des hommes par ailleurs fort sérieux et même très cultivés se ferment à tout progrès pour la seule raison qu'avec leur dévotion envers l'autorité, ils se soumettent aux idées de Marx avec le même aveuglement que les théologiens catholiques à la *Somme* de Thomas d'Aquin. Et dans leur façon de cultiver cette méticulosité toute scolastique, les marxistes (puristes) n'ont absolument rien à envier à celle, bien connue, du thomisme et de ses disciples. — Il est difficile d'aider les êtres humains : ils sont à eux-mêmes leurs plus redoutables ennemis !

Innombrables sont les problèmes et questions qui occupent nos travailleurs intellectuels, et la plus grande partie de leurs recherches consiste, consciemment ou inconsciemment, pour peu que cela ait une utilité pratique, à comprendre davantage l'état de la société humaine pour pouvoir l'améliorer.

Tandis que pour ma part, je dissocie ici le problème de la question sociale de toutes les questions qui n'en relèvent pas, ne traitant ainsi ni de la question des femmes, ni de la question sexuelle, ni de quelque problème philosophique ou de sciences naturelles que ce soit, et m'occupant tout aussi peu d'instaurer une « *vision du monde socialiste* » — car tout ceci ne permet pas de rassasier les êtres humains. Et ce faisant, je laisse aux autres le soin de résoudre de telles tâches. Les représentants de ces innombrables recherches inondent le champ de la discussion socialiste avec leurs considérations étrangères au sujet, soumises en outre à d'interminables querelles immatures. —

Mais les millions d'être humains affamés ou opprimés par les inquiétudes alimentaires, ainsi que tous leurs amis, commencent déjà à perdre patience.

Pour présenter un programme social utilisable, autrement dit pour protéger les êtres humains économiquement, nous n'avons besoin ni de la nationalo-économie, avec ou sans psychologie, avec ou sans mathématique, ni de la biologie, ni de la psychologie, ni non plus d'histoire de l'économie ou d'histoire du droit.

[37] Les interminables discussions d'économie populaire à propos de la valeur, du

---

<sup>57</sup> [NdT] Possible référence à Joseph Kyselak (1798-1831), alpiniste, écrivain et fonctionnaire viennois. Il est notamment connu pour avoir tagué, de façon répétitive et/ou compulsive, son nom en de multiples endroits, notamment à Vienne (ville de Popper-Lynkeus).

prix, de la plus-value, de la rente foncière, de la circulation monétaire, des crises du marché, du juste salaire, de l'utilité marginale et semblables ne nous sont d'aucune utilité.

Ou à propos de « la distribution du revenu en fonction du mérite » et de « la justice dans l'économie populaire ». À propos de la « compréhension théorique des conséquences que peuvent avoir les augmentations contraintes de salaire du fait des coalitions » et d'une « politique sociale des salaires », à propos d'« une politique de la classe moyenne ». À propos de la manière de « circonscrire le concept de politique sociale de façon scientifiquement satisfaisante ».

Nous pouvons renoncer aux « données matérielles méticuleusement collectées, ainsi qu'aux longues séries d'observations ennuyeuses » devant servir à trouver des « lois scientifiques ».

Nous renonçons également aux recherches à propos de la « genèse et du bien-fondé de la propriété ». À propos de « l'essence des lents remaniements historiques et successifs des lois du développement des processus historiques à l'œuvre ». À propos du « précieux point de vue des historiens ». À propos de la « réconciliation du statut aristocratique des puissants et des riches avec celui, démocratique, des masses ». À propos du « processus de différenciation sociale ». À propos des « véritables causes de l'inégalité humaine ».

Cela ne nous libérera en rien de nos inquiétudes que de savoir avec certitude si l'humanité vient d'un couple ou bien d'une « multitude originelle de groupes humains ». Si les hordes primitives étaient à dominante matriarcale ou patriarcale. Si « l'être humain est celui qui pense », ou bien si « la communauté sociale est la source de sa pensée ». Ce sont assurément là de fort intéressantes questions, et nous respectons tous les efforts fournis pour y répondre. Mais nous demandons instamment de ne pas chercher à tirer de ces études des conséquences quant à l'amélioration de notre situation économique. Car ces études n'ont aucun rapport avec elle et ne font que détourner l'attention des choses infiniment plus importantes.

Nous ne sommes absolument pas obligés d'attendre les résultats des recherches à propos du « développement de l'État, du droit, des mœurs et de la moralité », ou à propos de la « théorie générale de l'État, du droit et de l'économie populaire », du « progrès », de l'« éducation des classes misérables pour en faire intérieurement d'autres êtres humains ».

Les considérations à propos du « progrès » ne nous sont guère d'une grande utilité ici non plus, à l'instar de celles à propos des [38] « buts de la culture », ou de « l'essence de la société », ou encore de la « fin dernière de la société ». Et il ne nous semble pas non plus particulièrement pressant d'avoir plus d'informations à propos des « événements du monde » !

Idem pour des centaines d'autres choses pareillement coûteuses.

Il en va aujourd'hui, avec d'un côté l'existence de la question irrésolue du ventre, infiniment importante, et de l'autre les innombrables problèmes et brouilles annexes, exactement comme à Byzance en son temps : quand l'ennemi était aux portes de la ville tandis qu'à l'intérieur, les partis se déchiraient à propos des dogmes des théologiens.



Traduit par Adeline A. Gasnier (2016-2023)  
Éditions : AAG Traduction. 2023, Paris  
30 rue de l'Échiquier - 75010 Paris.

Impression à la demande.

Première impression : juin 2023.  
Dépôt légal : juillet 2023.

ISBN : 978-2-9565672-2-6

